

*Comme pratiquement chacun le sait, SOS Fantômes — Ghostbusters en VO — est un film de 1984 réalisé par Ivan Reitman et mettant en scène quatre savants chasseurs de fantômes, le sarcastique Peter Venkman (Bill Murray), l'enthousiaste Raymond Stantz (Dan Aykroyd, également co-auteur du scénario avec Ramis, ci-dessous), le binoclard Egon Spengler (Harold Ramis), et Winston Zeddemore (Ernie Hudson) qui, à l'origine, devait être un ancien Marine dur à cuire mais finit en faire-valoir dans la version finale. Le succès du film (que nous couvrîmes en détail pour American Cinematographer et L'Écran Fantastique) entraîna la mise en chantier en 1986 d'une série de 65 dessins animés, intitulée The Real Ghostbusters (pour les différencier d'une série plus ancienne produite par Filmation), supervisés par J. Michael Straczynski, futur créateur de Babylon-5. Bon nombre d'auteurs célèbres contribuèrent aux scénarios de la série, dont Michael Reaves, Marc Scott Zicree, Steve Perry, Arthur Byron Cover, David Gerrold, John Shirley, William Rostler, Linda Woolverton, J.M. de Matteis, etc. Nous eûmes l'honneur nous-mêmes d'écrire deux scénarios, dont le premier, SOS Fantômes à Paris, fit l'objet d'un éloge tout particulier d'Harlan Ellison.*

### **SOS Fantômes : SOS Fantômes à Paris**

La Tour Eiffel se découpait sur le paysage urbain de Paris. C'était une magnifique journée ensoleillée qui évoquait un tableau de Matisse. Les notes d'accordéon qui s'égrenaient dans l'air accentuaient encore l'atmosphère parisienne.

Les piliers de la tour projetaient leur ombre sur la masse de touristes qui, en contrebas, admiraient, bouche bée, les dimensions impressionnantes du monument. Les ascenseurs ne cessaient de débarquer les hordes de touristes au premier et au deuxième étages de la tour.

Fabien, juché au troisième niveau, interrompant parfois son travail, les observait. Ils avaient tous l'air de petites fourmis. Il porta les yeux vers le petit pavillon surmonté d'énormes antennes paraboliques et des équipements de diffusion par satellite.

Fabien se retourna vers ses deux collègues, qui, contrairement à lui, ne semblaient pas incommodés par la chaleur ambiante. Pourtant, ils portaient les mêmes bleus de travail, tachés de peinture, et ils essayaient tous les trois de se concentrer sur le travail en cours et qu'il fallait terminer.

Fabien se passa rapidement une main sur le visage.

— J'ai l'impression que je suis en train de rôtir, ici !

Il posa brusquement son pinceau et consulta sa montre avant de se tourner vers ses deux collègues.

— Je ne peux pas continuer à travailler avec cette chaleur. Faites ce que vous voulez, les gars, mais il est quinze heures, et je crois que je vais aller faire une petite sieste.

Christophe et Rémi se regardèrent un instant. Rémi haussa les épaules, son pinceau suspendu en l'air. Christophe se tourna vers Fabien en esquissant un sourire compréhensif.

— Ouais, je comprends, mais il n'y a pas vraiment d'endroit où se reposer, ici. On n'a qu'à finir le boulot le plus vite possible et...

Fabien secoua la tête.

— Et ça ? interrompit-il en désignant le petit pavillon, qui ressemblait à une terrasse engoncée dans du verre et du métal. Ce serait bien, non ?

Les deux ouvriers tournèrent la tête vers la porte du pavillon, la seule à ne pas être protégée par des volets métalliques. Mais Rémi secoua vivement la tête en signe de dénégation.

— Non, attends, pas dans le pavillon ! Tu sais bien qu'on n'a pas le droit d'y entrer : c'était l'atelier de monsieur Eiffel !

Christophe, à son tour, eut un léger mouvement de recul.

— Ça va pas bien, mon vieux ! Personne n'a le droit d'y entrer, à l'exception des invités de marque !

Mais Fabien balaya leurs objections d'un revers de la main.

— Vous n'êtes que des trouillards ! ricana-t-il d'un air fanfaron. Personne ne saura que c'était nous... De toute façon, s'il y a un problème, ils accuseront les touristes.

Il s'avança d'un pas assuré vers la porte du pavillon et brisa le verre de la fenêtre pour ouvrir le loquet de l'intérieur. Puis il se retourna un bref instant vers ses collègues, un large sourire aux lèvres.

— Bon, vous faites comme vous voulez. Moi, je vais piquer un roupillon à l'intérieur.

Et sur ces mots, il entra dans le petit bâtiment plongé dans la pénombre. Ses yeux s'habituant à l'obscurité, il fut rapidement ébahi par toutes les antiquités qui l'encombraient.

De hautes étagères, couvrant un pan de mur complet, étaient chargées de livres aux reliures poussiéreuses. Tout près, sur un canapé de velours rouge, d'autres volumes étaient entassés.

Non loin, Fabien remarqua un piédestal en forme de colonne gréco-romaine sur lequel trônait une horloge ancienne.

Au centre de la pièce se trouvait un immense bureau derrière lequel on apercevait des machines étranges que l'on eût pu croire tout droit sorties d'un roman de Jules Verne. Elles présentaient un style un peu rococo, avec d'énormes rivets et boulons, des engrenages impressionnants. Ces appareils émettaient des grincements et des bourdonnements, comme s'ils fonctionnaient encore tous ensemble pour réaliser une tâche qui semblait ne devoir jamais s'arrêter.

Au centre du bureau, était posée une grosse boîte de cuivre, ayant à peu près la taille d'une machine à écrire, sur laquelle étaient vissées quatre ampoules de forme oblongue surmontées d'une petite pointe, pareilles à celles utilisées par Edison.

Fabien sursauta légèrement lorsque, pendant une fraction de seconde, l'une des ampoules s'illumina, produisant un arc électrique d'un bleu vif.

Il y avait dans cette pièce quelque chose qui lui évoquait le laboratoire d'un savant fou des années 1900. Il frissonna et se retourna vers ses deux collègues qui l'avaient suivi et se tenaient sur le pas de la porte, sidérés tout comme lui.

Rémi, dont le visage trahissait l'anxiété, fit un pas en arrière.

— Je pense que tu ne devrais pas rester là, Fabien, dit-il à son camarade.

Christophe, l'air quelque peu mal à l'aide, hochait doucement la tête :

— Ouais... Tout ça paraît vraiment très fragile...

Fabien haussa les épaules et continua à fanfaronner, cherchant à masquer ses propres interrogations.

— Vous savez, c'est ça, votre problème... Vous réfléchissez trop. Allez, amusez-vous bien ; moi, je vais piquer un petit roupillon.

Il leur fit un petit signe de la main et se dirigea vers le canapé. Quand il posa la main sur l'un des coussins, un nuage de poussière s'en éleva. Fabien balaya l'air devant lui.

— Voilà, comme ça, ce sera parfait, lança d'un ton qu'il voulait ferme et enjoué.

Il s'empara d'une pile de livres pour libérer le divan et il alla les déposer sur le bureau. Au moment où il se retournait, il heurta la colonne antique qui se renversa. L'horloge fut projetée dans l'air et elle alla atterrir juste sur la boîte métallique ; deux des ampoules qui la surmontaient volèrent en éclats.

À cet instant précis, un éclair bleu surgit dans un craquement assourdissant et un arc électrique envahit la pièce, ricochant sur tous les meubles et sur les parois du local.

Les trois hommes, affolés, se regardèrent ; puis l'arc disparut aussi soudainement qu'il était apparu.

Des piliers jusqu'au sommet, la Tour Eiffel fut traversée par une légère secousse. Un grondement sourd s'éleva du cœur même de la structure ; puis ce fut le silence.

Les trois hommes, cependant, sentaient bien qu'il venait de se passer quelque chose et que l'atmosphère avait changé. C'était comme si quelque chose d'étrange, d'incompréhensible, flottait dans l'air.

Christophe et Rémi, qui étaient restés sur le pas de la porte, étaient livides. Christophe fit un pas en arrière.

— Mais qu'est-ce que... Qu'est-ce que c'était que ça ?

Rémi agita un doigt furibond vers Fabien.

— Je le savais bien, qu'il ne fallait pas entrer là ! Cette fois, tu as vraiment dépassé les bornes !

Fabien, qui avait perdu de sa superbe et paraissait quelque peu ébranlé, sortit rapidement du pavillon et referma soigneusement la porte derrière lui. Il ne lui fallut cependant pas longtemps pour retrouver toute son assurance et il fit face à ses deux collègues :

— Hé bien, dit-il en levant le menton d'un air de défi, peu importe ce que c'était ; d'ailleurs, on dirait qu'il n'y a pas eu de dégâts. Je reviendrai demain et je remplacerai les ampoules, voilà tout ! Personne ne remarquera quoi que ce soit.

Les deux autres hésitèrent un instant, puis ils baissèrent les yeux. Satisfait, Fabien leur donna une tape amicale dans le dos et suggéra :

— Alors, puisque tout est bien qui finit bien, qu'est-ce que vous diriez si on prenait notre journée ?

Les deux autres hochèrent doucement la tête et tous trois se dirigèrent en silence vers l'ascenseur.

— Oh, Ricky, regarde ça !

La jeune femme, engoncée dans une robe chamarrée, s'adressait au jeune homme qui se tenait à ses côtés, appuyé à la balustrade du premier étage de la Tour Eiffel. Tout excitée, elle pointait son appareil-photo sur le paysage urbain qui s'ouvrait à perte de vue en contrebas. Mais ce n'était pas le panorama qu'elle désignait à son compagnon.

— Oh, oh ! Mais regarde ça, trésor ! Ce n'est pas à New York qu'on verrait ça ! Dieu ! Que c'est amusant !

Ricky sourit : un homme, qui paraissait tout droit sorti de la Belle Époque, coiffé d'un chapeau haut-de-forme et vêtu d'une redingote et d'un pantalon rayé, marchait à quelques pas d'eux.

— Attends, Lucy, lança Ricky en s'avançant vers l'homme costumé. Monsieur ! Monsieur ! Accepteriez-vous que ma femme vous prenne en photo ?

— Ah, ce sera un vrai plaisir, un vrai plaisir, vraiment répondit galamment l'étranger, mais si ça ne vous dérange pas, je préférerais que vous photographiez mon meilleur profil...

L'homme tourna légèrement son visage qui se mit subitement à fondre et révéla les traits grimaçants d'un fantôme. La créature éclata d'un rire sinistre, cependant que Lucy poussait un hurlement strident et que Ricky reculait vivement.

Au même moment, les trois ouvriers, au troisième étage, attendaient silencieusement l'ascenseur. Fabien avait essayé de dérider ses camarades, mais ses plaisanteries tombaient à plat et il se résignait au silence.

Debout devant la porte de l'ascenseur, les trois hommes paraissaient nerveux et angoissés. Le signal lumineux s'illumina enfin et Fabien poussa un soupir de soulagement en constatant que l'ascenseur était sur le point d'arriver.

Christophe passa la main dans ses cheveux et, tout en évitant le regard hargneux de Fabien, remarqua :

— J'ai entendu dire qu'il y avait du matériel scientifique de valeur, dans le pavillon...

Fabien siffla, visiblement agacé.

— Arrête donc de te faire de la bile ! Je te l'ai dit tout à l'heure, je m'occuperai de ça demain. D'ailleurs, est-ce qu'il y a seulement quelqu'un qui y va, dans ce local ? Et puis, il n'y a pas vraiment eu de problèmes !

— Alors, écoutez-moi bien !

Un touriste affublé d'une chemise hawaïenne aux couleurs criardes, un doigt sentencieux brandi devant lui, s'adressait ainsi à sa femme et à son fils. Le gamin tirait désespérément la main de sa mère pour l'entraîner loin de cette lecture qui allait sans doute se révéler fort ennuyeuse, cependant que la femme tentait d'étouffer des bâillements que l'homme, emporté par son discours prétentieux, ne remarquait même pas.

— La Tour a été imaginée et construite par l'ingénieur Gustave Eiffel... C'était pour l'Exposition universelle de 1889, récita-t-il pompeusement à l'attention de son fils, qui ne lui prêtait nulle attention. Elle mesure 980 pieds de hauteur, tu imagines ? Et sa plate-forme inférieure est constituée de...

Soudain, un crâne coiffé d'un bicornes à cocarde surgit derrière lui. Une paire de bras squelettiques sortirent d'une poutre métallique voisine et enserrèrent l'homme qui se mit à pousser des cris suraigus.

Quelques instants plus tard, tout l'étage résonnait des cris, des pleurs et des gémissements des touristes qui tentaient de fuir.

L'ascenseur s'immobilisa enfin au troisième étage et les portes s'ouvrirent. Les trois ouvriers s'avancèrent à l'intérieur, sans prêter attention au machiniste qui leur tournait le dos. L'ascenseur commença à descendre en tressautant. Fabien donna une petite tape sur l'épaule du liftier :

— Hé, l'ami ! lança-t-il d'un ton faussement joyeux. Tu es nouveau ici, non ? Qu'est-il arrivé à celui qui travaillait ici avant toi ?

Le machiniste éclata d'un rire à glacer le sang et il se retourna vers les trois hommes. Fabien, terrorisé par le visage à l'aspect reptilien, pourvu de deux énormes yeux jaunes et luisants, et surtout par les crocs qui sortaient de la bouche de la créature, recula vivement contre la paroi de la cabine.

— Nous pourrions dire qu'il a été retenu, ricana le fantôme.

Il ouvrit démesurément la bouche, jusqu'à ce qu'elle devienne un trou béant et, à l'intérieur de ce trou, un petit homme revêtu du même uniforme que les trois ouvriers, s'agrippait aux canines monstrueuses comme si elles avaient été les barreaux d'une prison.

Les trois hommes se mirent à hurler de terreur cependant que le rire sinistre du fantôme se répercutait dans tout l'espace de la cabine.

À New York, le docteur Raymond Stantz ne put retenir un bâillement qui lui valut un regard noir de la part de son collègue Egon Spengler et de leur associé, Winston Zeddemore.

Le docteur Peter Venkman, quant à lui, avait les yeux rivés sur monsieur Lucien, un homme coquet et guindé qui lui rappelait étrangement Hercule Poirot. Lucien, assis à la table de la salle de conférence, se tenait tout au bord de son siège, visiblement très mal à l'aise.

— Eh bien, mes amis, voilà donc les horribles événements qui ont motivé ma visite, conclut-il avec un accent français prononcé. Nous devons bien accepter cette terrible réalité : notre belle Tour Eiffel est hantée !

Les quatre Américains se regardèrent un court instant. Seuls Peter et Winston semblaient vraiment intéressés par le récit que Lucien venait de leur faire ; les deux autres, visiblement, cherchaient comment trouver une issue à cette rencontre qui se prolongeait un peu trop longtemps à leur goût.

— Je vous assure, messieurs, c'est une catastrophe nationale ! poursuivit Lucien. Les touristes prennent la fuite comme si Paris était en proie à une épidémie de peste ! C'est tout simplement tragique ! La France est à genoux... Je vous en supplie, messieurs...

Egon ouvrit la bouche, mais avant qu'il ait pu prononcer un seul mot, Peter l'interrompit d'un geste autoritaire.

*L'occasion rêvée, se disait-il, un client bien nanti...*

Il entendait déjà le bruit des pièces de monnaie tombant dans leur coffre-fort.

— Donc, si je vous comprends bien, monsieur Lucien, vous dites que la France a besoin de notre aide ?

Le petit homme baissa la tête comme s'il s'agissait de reconnaître une chose honteuse.

— C'est que nous sommes désespérés, docteur Venkman, souffla Lucien.

— Attendez, intervint Winston, toujours pragmatique, vous voulez dire que personne d'autre que nous ne peut vous venir en aide ?

L'homme, évitant de regarder celui qui venait de lui parler, secoua lentement la tête.

— Hélas, non ! Tous nos experts sont perplexes. Terriblement perplexes. Non, c'est vous qui êtes notre dernier espoir.

Peter esquissa un petit sourire satisfait.

— Bon, vous savez, pour le moment, notre agenda est complet, mais je suis certain que nous pourrions...

Ses collègues le saisirent par le bras et l'attirèrent à l'écart pour lui parler en privé. Peter jeta un coup d'œil vers Lucien qui détourna les yeux.

— Peter, ce n'est pas possible, vous le savez bien, souffla Ray. Je n'ai pas le temps d'aller en France, pas maintenant ! Je dois installer ma nouvelle antenne parabolique.

Peter lui fit signe de parler plus bas et il regarda Lucien à la dérobée avant de répondre à son collègue.

— Une antenne ? Quelle antenne ?

— Oh, arrête ton cirque, je te l'ai déjà dit. J'ai commandé une antenne parabolique pour pouvoir capter tous les satellites et regarder toutes ces émissions que nous avons manquées...

— Tu n'auras qu'à les regarder à Paris !

— Pas ces émissions-là, non ! grinça-t-il, exaspéré.

— Mais rends-toi compte ! C'est tout un pays qui demande notre aide, que dis-je ? qui l'implore ! Si nous jouons finement, notre fortune est faite !

— Attends une minute, Peter, intervint Egon. Cette affaire ne m'a pas l'air d'une affaire ordinaire ! Dans cette histoire, il semble y avoir en jeu des forces qui nous sont complètement étrangères.

— Bien évidemment, Egon, qu'elles nous sont complètement étrangères, ces forces, puisqu'elles sont françaises ! Tu n'as donc pas écouté, pendant qu'il parlait, ce Lucien ?

— Et ma parabole, dans tout ça ?

Eclatant de rire, Peter donna une claque vigoureuse dans le dos de son associé.

— T'inquiète, Janine pourra s'en charger, dit-il d'un ton joyeux avant de se tourner vers Lucien. Monsieur Lucien, si nous acceptons d'intervenir, notre voyage et nos chambre d'hôtel seront payées, n'est-ce pas ?

Le petit homme s'inclina avec déférence.

— Mais bien entendu, cela va de soi ! Vous serez les invités de mon pays. Vous serez logés dans le meilleur hôtel de Paris !

— Le meilleur hôtel ! répéta Peter en regardant ses collègues et amis avec insistance.

— Le meilleur qui soit, docteur Venkman, répéta Lucien avec une pointe de fierté.

— Alors, c'est réglé, conclut Peter. Quand partons-nous ?